

LE PREMIER CENTENAIRE

DE

“LA REVUE CANADIENNE”

SOUVENIR

LE PREMIER CENTENAIRE

DE

“LA REVUE CANADIENNE”

LE PREMIER CENTENAIRE

DE

“LA REVUE CANADIENNE”

Ne pas faire erreur : *La Revue Canadienne* n'a pas cent ans ; M. Benjamin Sulte non plus ; mais la *Revue* a de larges colonnes et M. Sulte a une bonne plume ; et de 1864 à 1887, M. Sulte a su donner cent articles à cette revue mensuelle.

C'est un événement pour notre monde littéraire qu'un “centenaire d'articles” dans une publication de ce genre.

Aussi les collaborateurs anciens et nouveaux de la *Revue* ont-ils accueilli avec faveur l'idée de fêter ce “centenaire” d'espèce nouvelle. Grâce à la munificence de M. Alphonse Desjardins, député d'Hochelaga, un ami des lettres et l'un des anciens propriétaires de la *Revue*, nous nous trouvâmes le 23 décembre 1886, en présence d'un splendide

menu revêtu pour la circonstance de couleurs littéraires.

Ceux qui eurent le plaisir d'être présents se souviendront longtemps de ces quelques heures !

Le dessert fut, croyons-nous, le premier de ce genre donné au Canada et le plus délicat pour des gourmets littéraires.

Qu'on en juge : le voici en vers et en prose.



A M. BENJAMIN SULTE

(POUR SON CENTENAIRE)

Centenaire déjà ! Que suis-je donc moi-même ?
Un jour, il m'en souvient, j'eus un plaisir extrême
A voir vos premiers vers à les faire imprimer. (1)
Ils étaient si bien faits que l'on dut exprimer
Un doute injurieux ; de Dupont l'œuvre entière,
De la première page à la page dernière,
Avec soin compulsée avant *l'imprimatur*
Vous donna droit, scellant votre succès futur.
Mais ce jour est bien loin ! Bien des jours, des années
Ont passé sur le monde, et nos deux destinées
Faites comme toujours, de bonheurs, de revers,
Nous ont vu prodiguer et la prose et les vers.
Vous étiez débutant et j'étais l'Aristarque,
Et pour rire de moi, l'on m'appelaït monarque
Du royaume des pions. Les rôles sont changés.
Lorsque tous vos écrits sont par ordre rangés
Par l'esprit, la valeur, ainsi que par le nombre,
Ils rejettent déjà plus d'un ancien dans l'ombre.

(1) M. Sulte, tout jeune et encore inconnu, avait envoyé une pièce de vers au *Journal de l'instruction publique*, lorsque M. Chauveau était surintendant de l'éducation. M. Chauveau et M. Lenoir, l'assistant rédacteur, hésitèrent à la publier, ayant cru remarquer d'abord une forte ressemblance avec les poésies de Pierre Dupont.

Vous en avez ici, bien compté, jusqu'à cent,
Pour un homme aussi jeune, enfin, c'est indécent !
Je proteste... mais non, je me sou mets d'emblée,
A quoi bon protester ? Votre plume endiablée
N'en irait que plus vite ; il ne resterait plus
De papier que pour vous ; et nos cris superflus
Ne nous obtiendraient pas un coin dans la *Revue* !
Il vaut bien mieux, ayant mon intérêt en vue,—
Vous êtes devenu critique à votre tour,
Et sans être, entre nous, commode chaque jour,—
Mieux vaut donc implorer pour un prochain volume
Une page indulgente à votre brave plume,
Certain qu'avec plaisir, toujours on vous lira,
Poète, historien, critique, *et cætera*.
Allez votre chemin— mais un peu moins sévère—
Et donnez-nous bientôt un autre centenaire.

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

Montréal, 11 décembre 1886.



LA FRATERNITÉ NATIONALE

.....

Quand à nous, qui vivons déjà dans l'exil, tout ce que nous avons droit de vous demander à vous, nos frères du Canada, c'est votre bonne estime et cet amour fraternel, que le Dante a si heureusement nommé "*la carita del natio loco*," "la charité de la terre natale." De cela nous avons grand besoin, et c'est ce support moral, qu'au nom de tous mes compatriotes vivant aux Etats-Unis, je vous conjure de ne jamais nous retirer.

EDMOND MALLET.

Washington, ce 10 décembre 1886.



S Si nous te demandions : “ Où prends-tu, pour écrire
U Une très grande histoire et tant de vers charmants,
L Les longs loisirs qu’il faut, à qui cherche à bien dire ? ”
T Tu rirais aux éclats... Ton secret pour produire.
E Est de mettre à profit tous les petits moments.

ALFRED GARNEAU.

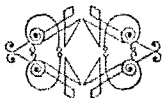
Ottawa, 4 janvier 1887.



Montreal, Dec. 14, 1886.

I have the greatest pleasure in associating my name with that of my colleagues and offering a sincere homage of praise to Mr. Benjamin Sulte on the occasion of his 100th contribution to *La Revue Canadienne*. My opinion of Mr. Sulte's standing as a man of letters has been expressed on several public occasions, and I am glad to repeat that while Crémazie is the Hugo ; Fréchette, the Lamartine ; Sulte is the Béranger of Canada. His poems are perhaps more distinctively national than those of any other writer, because they are confined to the songs of the people. Mr. Sulte's subsequent labours as an essayist and an historiographer have since widened the circle of his usefulness and added to the enduring character of his reputation. I sincerely wish him many years of literary vivacity and vitality.

JOHN LESPÉRANCE.



EXTRAIT D'UN POÈME INÉDIT INTITULÉ :
“ LA CLOCHE ”

II

(1775)

.....

Quinze ans, depuis ces jours de deuil, se sont passés ;
Les nôtres, patients, ont, de leurs bras lassés,
Jour par jour réparé les pertes de la guerre
Et repris leur courage en cultivant la terre.
Ils sont tristes, parfois ; mais ils sentent, pourtant,
Chanter encore, au fond de leur cœur palpitant,
Cet espoir que Dieu donne à celui qui travaille,
S'ils ont, hélas ! été vaincus dans la bataille,
Ils ont gardé pour eux leurs foyers et leurs champs ;
Et, le soir, revenant par les soleils couchants,
A travers les blés mûrs ou sous les forêts vertes,
Ils sentent pénétrer, dans leurs âmes ouvertes,
Cet hymne consolant que, partout, le Seigneur
Verse sur la forêt et sur la terre en fleur,
Et qu'à son tour la fleur, — comme l'écho d'un temple, —
Redit au cœur ému de l'homme qui contemple.
Ah ! vous tous qui vivez au sein de nos cités,
Qui parcourez, le jour, à pas précipités,
L'amour de l'or au cœur, le dur pavé des villes,
Et dont même les nuits ne sont jamais tranquilles,

Vous croyez vivre ici ; mais vous ne savez pas
Ce qu'offre de plus doux l'existence là bas,
Dans ces grandes forêts calmes où l'oiseau chante,
Dans ces champs parfumés où le ruisseau serpente,
Où tout rit au soleil et baigne dans l'air pur,
Où l'œil, pour horizon, n'a que l'immense azur.
C'est là que l'âme en proie à la douleur profonde,
Sent déjà, tout au fond de la larme féconde,
Germer,—comme un point d'or que le ciel fait briller,—
Cette fleur de l'espoir qui doit la consoler.

.....

O magiques splendeurs des soleils radieux,
Qui jetez jusqu'à nous l'éclat lointain des cieux !
O souffles bienfaisants, ô lueurs constellées
Qui rayez le manteau de nos nuits étoilées !
Parfums des champs, frissons des grands lacs endormis,
Ombre épaisse des bois où le Seigneur a mis,
Près de l'oiseau qui dort, le ver-luisant qui rampe
Et poursuit son labeur au reflet de sa lampe !
Travail béni du jour, calme repos du soir,
C'est vous qui nous avez sauvés du désespoir !

.....

NAPOLÉON LEGENDRE.



VERS LE PASSÉ

CHEZ LE DOCTEUR BENDER

J'ai tenu à revoir Boston, ville des plus curieuses de l'Amérique du Nord. Là, habitent les Bostonnais, nos ennemis de jadis, nos admirateurs d'aujourd'hui. Et, puis, dois-je l'avouer? à Boston vit mon compagnon de collège, mon vieil ami Bender. L'idée de le revoir, de presser sa loyale main me faisait grand plaisir, et tout à coup cette pensée réveilla chez moi tout un essaim de souvenirs.

O primavera gioventù della vita!

Jeunesse, printemps de la vie, te rappelles-tu des après-midi du dimanche passés sous le toit hospitalier du docteur? C'est là, rue d'Aiguillon, dans une petite maison, proprette, à l'allure correcte, bourgeoise que nous devisions *de omnibus rebus et quibusdam aliis*.

D'habitude nous nous éparpillions dans une salle oblongue, située au second, où l'automne et l'hiver flambait un bon feu de grille. Mademoiselle Eva, bambine de cinq ans, maître Ludwig, gaillard de trois ans, y étaient admis quand ils avaient été bien sages. Je dois avouer que mademoiselle Eva restait avec nous plus souvent que Ludwig; mais enfin, il faut que jeunesse se casse.

Dans cette salle Paul de Cazes nous causait de la France, de la Bretagne, de la Vendée, de ses études sur les cantons de l'Est, de ses débuts de journaliste à Joliette, où il avait été le prédécesseur de Languedoc. Il s'en montrait très fier. Legendre dissertait sur l'étymologie des mots. Oscar Dunn, — ce cher et regretté Dunn — lui donnait la réplique et finissait par arriver bon premier avec son "*Glossaire*." Marmette rêvait alors "*Le Chevalier de Mornac*." Le docteur Hubert LaRue — encore un disparu — nous expliquait son "*Voyage sentimental sur la rue St-Jean*." Blumhart nous disait ses ambitions: il voulait avoir un grand journal aux rouages bien compliqués. Achintre, dans sa langue de poète et de méridional, nous parlait de Méry, de Théophile Gauthier, de Victor Hugo, de Louis Veuillot, de Lacordaire, de la guerre de Crimée, de la vie des sous-officiers à l'école de cavalerie de Saumur, de l'école des peloton, des Bermudes, de Salmave, de Saint-Domingue. Quelle verve possédait ce mort regretté ! Quel vide il a laissé parmi nous ! Edouard Deville hasardait quelques mots après Achintre. Cet ancien officier de la marine française semblait toujours timide. Il se faisait petit et pourtant quand la glace se rompait il y mettait avec autant d'entraîn qu'Achintre. Gare alors au Japon, à Ste-Hélène, à Taïti, à Juan Fernandez, cet île de Robinson Crusocé que nous avons tous plus ou moins habité pendant notre enfance.

Chapleau, Lynch, Paquet, le Dr de Saint-George, Joseph Roy, du *Quotidien*, Henri de Lagrave, Buteau Turcotte, Charles Langelier, Massiah, encore un mort ! — Eudore Evan-turel se mettaient de la partie, et ainsi se passaient les après-midi du dimanche.

Quelquefois Stewart, du *Chronicle*, nous parlait du rapprochement des races.

— Nous serions plus fort en ne formant qu'une seule nationalité, affirmait-il.

Je lui citais alors l'*Histoire des Canadiens-français* par Benjamin Sulte, en lui disant :

— La nationalité canadienne-française a déjà fait ses preuves comme absorbant. Pourquoi ne pas lui donner la préférence ?

Et la discussion de s'échauffer, et les cigares de s'allumer. La tempête grondait alors, tempête de vent qui se terminait habituellement dans un verre de vieux Montrachet.

Souventes fois de graves politiques se glissaient dans la petite maison de la rue d'Aiguillon. C'étaient presque tous des ministres ou des députés en herbe. Ces personnages ne nous empêchaient pas d'avoir nos franches coudées et de faire chômer leurs combinaisons dès qu'elles nous ennuyaient.

Un soir il y eut invasion chez le Dr Bender. L'Assemblée législative siégeait ; le faubourg St-Jean brûlait. Chacun de courir au secours des infortunés. Dans un zeste de temps la cour de Bender fut encombrée de meubles et d'ustensiles de ménage.

Je vois encore d'ici mon ami Lynch, ministre des terres de la Couronne, le docteur Cameron, député de Huntingdon, et mon ami Watts, ancien député de Drummond et d'Arthabaska. Lynch sauvait une horloge et y mettait un soin honnête que les Prussiens ne savent pas trouver en pareille occurrence. Les deux autres députés étaient attelés sur une valise énormes, un de ces gros coffre de la campagne. Ils le traînaient cahin-caha, suant, soufflant. Le hasard avait mis entre les mains de ces deux partisans de la loyale opposition de Sa Majesté, un meuble aussi lourd, pour le moins, qu'était le coffre-fort du trésorier de la Province. Par chance, ils le

menèrent à bon port tout comme s'ils avaient été députés ministériels. Ce soir là, Bouthillier, ancien député de Rouville, eut la spécialité du sauvetage des carioles. Il en arracha quatre aux flammes, et il les mena triomphalement devant la maison de Bender.

Outre nos soirées du dimanche il y avait aussi quelques réceptions de gala au cénacle de la rue d'Aiguillon. D'abord chaque automne un dîner aux huîtres : il était de rigueur ainsi que celui de la Noël et des Rois. Le 30 juillet on fêtait l'anniversaire du docteur. Le jour de la fête de la Reine... nous buvions à la France. Dans l'après-midi du jour de l'An, nous faisons la revue de l'année, et le jour des Morts nous pensions à ceux qui nous avaient quitté le sourire sur les lèvres, nous promettant de se revoir, si nous suivions la ligne droite.

Ainsi se passaient nos réunions de la rue d'Aiguillon.

Je dois ajouter que chaque dimanche, il y avait un petit dîner de famille, où un intime était convié.

Quelquefois aussi quand une frégate française était en rade de Québec, quand un ami des États-Unis, de Montréal, de France ou d'ailleurs était de passage chez nous, le ban et l'arrière-ban étaient convoqués. On rencontrait alors des littérateurs, des artistes, des poètes, des peintres, des militaires, des marins, des voyageurs, des explorateurs illustres. C'est là—chez Bender—qu'est venu se reposer pendant une heure l'enseigne de vaisseau La Tour, ce héros qui, d'un coup de torpille, a fait couler le navire amiral chinois, pendant la dernière guerre.

Le petit salon, tapissé en papier imitant le cuir de Cordoue, s'ouvrait en ces circonstances solennelles.

Ma foi, cette pièce était fort coquette. On y voyait des bronzes de Pradier, des terres cuites, des porcelaines de

Sèvres, des cuivres vénitiens. Au mur était suspendu un chef-d'œuvre de Théophile Hamel, un portrait de M. Bender le père — encore un philanthrope celui-là. — Au-dessus du manteau de la cheminée l'œil s'arrêtait sur une toile de Jules Taché, représentant un *fjord* norvégien. Tout autour du salon sur des lambrequins s'épalaient des chinoiserries, des petits gnômes japonais, des vieilles faïences. Ici, tout révélait sans juxe, sans ostentation les goûts artistiques du maître. C'est dans cette pièce que Auguste La Rue, en grande tenue de capitaine d'artillerie venait chanter la *donna è mobile*, pendant que Lavallée tenait le piano. C'est ici que fut composée la célèbre marche de Pie IX ; c'est ici que Prume a fait rire et pleurer son violon.

Chez notre hôte les heures fuyaient dorées dans le sablier du temps. Ici la vie passait sans nous toucher, ne faisant que nous éventer du bout de son aile.

Et nos promenades en voitures, l'été ; en traîneaux, l'hiver ! Comme il faisait bon d'aller causer à Lorette, à Montmorency, à Sainte-Foye. Ce fut en flânant ainsi que l'ami Bender eût l'idée d'écrire la vie de son grand-père Perreault, ce type du gentilhomme Canadien-Français. Ce fut dans une de nos courses à travers les neiges et les sapins qu'il se décida à écrire sa monographie de la littérature canadienne-française.

Par un après-midi d'automne nous vîmes des femmes sur le chemin de Lorette. En jupes rouges et bleues, portant câlines blanches, mantelet noir, elles brayaient le lin. Les feuilles pourprées ou mordorées étaient encore suspendues mollement aux grands arbres, les horizons encadraient à merveille le soleil couchant, les Laurentides, le fleuve assoupi, le

vieux Québec qui allaient dormir son repos d'hiver. Les brayeuses chantaient en cadence :

Le fils du Roy s'en va chassant !

N'est-ce pas là un vrai tableau de la vieille école française ?
Mais envollez-vous mes souvenirs !

Le train entre en gare de Boston. Le docteur Bender est là, il m'attend, et ce soir, sous le manteau, tout en fumant, nous causerons des bonnes vieilles heures et des neiges d'antan.

Oh ! jeunesse, printemps de la vie !

O primavera gioventu della vita !

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.



A MON CHER BEN. SULTE.

Le semeur matinal, dès le printemps, sans trêve.
Jette l'or de ses blés dans le tiède sillon.
Il contemple d'avance en un superbe rêve
L'épi qui flottera comme un fier pavillon.

Quand vient l'été, que l'eau baise en chantant la grève,
Que dans l'air parfumé danse le papillon,
Les oiseaux font leurs nids, jetant leur note brève
Et voltigeant au ciel comme un gai tourbillon.

Toi, tu sèmes toujours au champ de la science,
Toi, toujours tu bâtis, tout plein de patience,
Peinant comme un forçat, chantant comme un pinson.

L'homme des champs sait bien que c'est pour lui qu'il sème ;
L'oiseau bâtit son nid pour un couple qui s'aime ;
Toi, tu songes à tous. O la grande leçon !

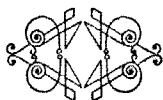
PAMPHILE LEMAY.



La croyance de nos ancêtres est le principe supérieur de notre vie sociale, et on a eu raison de dire qu'on est Canadien-Français qu'à demi, quand on n'est pas en même temps catholique. Le jour en effet où nous oublierons les bienfaits que la religion d'une main généreuse a répandus sur nous, de ce jour, nous briserons avec le passé et avec nos traditions patriotiques.

L. A. PRUD'HOMME.

St-Boniface, le 13 Décembre, 1886.



Sa voix patriotique a trouvé dans nos âmes
Un écho fort et pur, qui redit en tous lieux.
Les exploits des héros qui furent nos aïeux ;
Héméraires acteurs, dans cent terribles drames,
Hévoqués par sa plume en termes radieux.

F. G. MARCHAND.

St-Jean, 14 Décembre 1886.



AVIS AUX JEUNES GENS SUR LEURS LECTURES

Ne cherchez pas la pâture de votre intelligence dans cette multitude de romans et de drames que la presse du dix-neuvième siècle enfante chaque jour, avec une si déplorable fécondité. Pour l'honneur de votre goût et de vos sentiments, professez le dédain le plus marqué pour cette littérature sans principes et sans règle, qui n'a d'autre guide que le caprice de l'écrivain, présente dans ses productions le mélange le plus bizarre du grandiose ou plutôt de l'emphatique avec le trivial, et ne cherche qu'à exciter des émotions sans se mettre en peine de la cause qui les produit, et de l'effet qui en résulte. Si, dans ces œuvres on rencontre quelquefois un style pittoresque, des récits qui excitent l'intérêt, des peintures de mœurs plus ou moins fidèles, là, on ne trouve pas l'idéal qui satisfait et agrandit l'âme, et le type du beau qui seul a droit de commander l'admiration.

Trop souvent l'écrivain sans conscience va remuer au fond de l'homme la lie de corruption que recèle toujours la nature dégradée, et la limpidité du cœur disparaît dans le trouble qu'il produit. On quitte ces pages avec des émotions ; mais jamais avec cette pure exaltation que cause une œuvre empreinte d'une vraie beauté littéraire. L'esprit ne gagne rien à

cette littérature ; le cœur y perd beaucoup. La société s'avilit sous l'influence de ces livres pervers.

Eloignez-vous de ces tristes productions. Elles sont un poison qui atteindrait bien pernicieusement vos plus nobles facultés. Conservez le goût de la grande et saine littérature ; relisez-en les admirables chefs-d'œuvre. Aimez à vous entretenir avec ces hommes supérieurs qui ont reçu du Ciel le don d'instruire et de charmer par leurs écrits. Vous vous trouverez alors dans une atmosphère qui agrandit les idées, épure les sentiments, ennoblit le caractère.

J. S. RAYMOND.



LE CENTENAIRE

Sulte passe ! Est-ce lui, dit un octogénaire,
Est-ce lui, le héros de ce gai centenaire ?
Oui, lui dis-je ? Il reprend : N'avez-vous pas trouvé
Que pour un centenaire il s'est bien conservé ?
Le bon vieillard avait, méprise pardonnée,
Pris le centième écrit pour la centième année !

M. J. A. POISSON.



A NOTRE VÉTÉRAN

Honneur au vétérân de LA REVUE CANADIENNE, BENJAMIN SULTE, et prospérité à l'œuvre éminemment patriotique qu'il patronne avec tant de dévouement.

L'Histoire fait connaître ce que nous avons été et ce que nous sommes.

La Littérature, Prose et Poésie, montre ce que sont nos penseurs et ce que nous valons.

Et dans cette publication canadienne-française, patronnée par notre cher AMPHITRYON, la science n'est point mise de côté.

OCT. CUISSET.



A MONSIEUR B. SULTE

À L'OCCASION DE LA PUBLICATION DE SON CENTIÈME ARTICLE
DANS LA "REVUE CANADIENNE."

RONDEAU.

Après vingt-cinq ans d'un heureux ménage,
Quand l'*époux fidèle et la femme sage*,
Ensemble ayant vu bons et mauvais jours,
De leur marche un peu suspendent le cours.
Et peuvent joyeux constater que l'âge,
Par eux oublié le long du voyage,
N'a pas sur leurs fronts fait trop de ravage,
Les jours envolés leur semblent si courts

Après vingt-cinq ans,

Que, sans les enfants, leurs vivant ouvrage,
Ils pourraient douter que le mariage
Date de si loin ; car, s'aimant toujours
Et ne sentant pas encore leurs pieds lourds,
Ils ont conservé jeunesse et courage

Après vingt-cinq ans.

ERNEST MARCEAU.

Ottawa, 13 décembre 1886.

MON CHER SULTE,

Je suis heureux de m'associer aux nombreux collaborateurs de la *Revue Canadienne*, pour témoigner de la fécondité de votre plume et rendre hommage à un réel talent. Pour vous qui mettez la satisfaction du devoir accompli au-dessus de toute autre considération, et qui préférez la gloire à l'argent — la gloire pure avec son nimbe d'or, — vous trouverez peut-être agréable que le public vous paie d'une monnaie impérissable les cent articles que vous avez publiés dans la *Revue*. C'est dû et j'apporte mon obole au plus persévérant ami des lettres canadiennes.

EDMOND LAREAU.



NOTRE LITTÉRATURE

Le génie et le caractère d'un peuple se retrouvent nécessairement dans ses productions littéraires.

La littérature canadienne portera donc l'empreinte de la force, de la franchise et de la gaieté !

Elle sera croyante et respectueuse, chaste et réservée.

Chez elle pas de scepticisme dans les idées, de mollesse dans les sentiments, d'affectation dans le langage.

Elle n'engendrera pas mélancolie et ne laissera, dans l'esprit et le cœur, que de saines et vivifiantes impressions.

La forme, chez elle, sera soignée et correcte, mais le fond l'emportera sur la forme.

De cette façon elle acquerra une renommée solide et durable, et elle fera du bien.

J. DESROSIERS.

Montréal, 8 Décembre 1886.



DEUX CENTENAIRES

A MONSIEUR BENJAMIN SULTE

A L'OCCASION DE SON CENTIÈME ARTICLE DANS
LA REVUE CANADIENNE.

L'un courbait vers le sol son front chargé d'années,
L'autre marchait d'un pas ferme vers l'avenir,
Le premier songeait aux illusions passées,
Le second méditait des travaux à venir,

Pour l'un, le siècle entier, n'était que comme un jour,
On le nommait lui-même une ombre surannée ;
Pour l'autre, ardent lutteur et rêveur tour à tour ;
Chaque heure était un jour, chaque jour une année.

Le vieillard affaibli sous le poids de cent ans,
S'éteint comme une plume à la fin de son cycle ;
Sulte, conteur, poète et faiseur de romans,
Signe au plus fort de l'âge un centième article.

P. B. MIGNAULT.

Montréal, 23 décembre 1886.

A BENJAMIN SULTE

POÈTE

On m'a dit souvent ou bien j'ai dû lire

Que prenant la lyre

Au lieu du burin

Vous avez jadis, poète en liesse,

Chanté la jeunesse

Dans plus d'un quatrain ;

Que vous étiez même un amant fidèle

D'une demoiselle

Au teint rose et frais,

Que nous appelons muse ou poésie

Et que l'on convie

A tous nos secrets.

Vous l'aimiez beaucoup si j'en prends pour gage

Ce charmant ménage

Des jours d'autrefois,

Où plus fier qu'un roi dans son grand royaume,

Vous sentiez l'arôme

De son fin minois ;

Où vous étiez seul, ne sachant du monde
Que ce qu'il émonde
De tous vos soucis,
Où vous n'aviez pas ces heures arides
Qui creusent des rides
Entre les sourcils.

Vous courriez les bois, vous cueilliez les roses
Sur la route écloses
Aux baisers du jour ;
Et vous repreniez le soir à la brune
Par un clair de lune
Vos propos d'amour.

Oh ! ces temps heureux comme on les gaspille !
Qui donc éparpille
Nos illusions ?
Que l'on ne peut plus renouer leur nombre,
Tant il se fait sombre
Sur nos horizons.

Qui donc vous a fait oublier si vite
Votre favorite
A l'œil azuré ?
Que vous n'avez plus pour elle un sourire,
Elle dont l'empire
Vous était sacré.

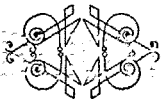
Quelle ingratitude envers votre muse !
Elle vous accuse

Et pleure tout bas.
Pauvre ange déchu, repliant son aile,
Elle vous appelle,
N'entendez-vous pas ?

N'entendez-vous pas sa voix éplorée ?
De myrte parée
Elle vous attend.
Redonnez-lui donc à cette pauvrete,
Son gentil poète
De ses nuits d'antan.

A tous les oublis sa bonté pardonne.
Elle ne rançonne
Que le ravisseur
Et je crois savoir que Clio la sage
Ne prend pas ombrage
De sa jeune sœur.

GONZALVE DESAULNIERS.



MENU DU BANQUET

DONNÉ PAR

M. ALPHONSE DESJARDINS



POTAGE.

Consommé "Centenaire".

POISSON.

Turban de Merlans "en Revue".

RELEVÉ

Filet piqué "en Collaboration".

ENTRÉES.

Timbales historiques "à la Trifluvienne",
Vol au vent "à la Littérature nationale",
Côtelettes "à la Maintenon(s-nous)".

ROTI.

Quartier de Chevreuil "aux Antiques traditions",
Cailles "à la Laurentienne".

LÉGUMES.

Choux de Bruxelles, Flageolet Panache, Pommes parisiennes.

PUDDING.

Diplomate "à la Canadienne",
Gelée "à l'Age d'or",
Bavaroise au Café,
Meringues italiennes.

DESSERT.

Fruits, Gâteaux, Fruits glacés, Fromage, Café.